

APPENDICE

Dans l'appendice qui fait suite sont reproduits dans l'ordre chronologique tous les textes d'Arthur Adamov connus jusqu'ici datant des années 1926 à 1929. La table à la fin de l'édition donne pour chaque texte l'indication de la source et la référence à la bibliographie de David Bradby: *Arthur Adamov (Research Bibliographies & Checklists 10)*, London, Grant & Cutler 1975.

Les textes ont été reproduits conformément à l'original, sauf pour quelques fautes évidentes d'impression qui ont été corrigées (p. e. Beaudelaire, Hamsen etc.).

Les éditeurs tiennent à exprimer leurs remerciements les plus chaleureux envers Mme Jacqueline Adamov qui a aimablement permis de republier ces textes.

I

NOS IDEES

Les jeunes droites et le thomisme essaient d'adapter les coutumes d'avant-hier à la vitalité moderne, mais ils ne visent qu'à un raccommodage. Or, on sait qu'un raccommodage ne tient qu'un court laps de temps.

Le communisme, sans même vouloir parler de sa pratique (le bolchevisme russe), est une erreur psychologique. Sa base fondamentale, le collectivisme, est funeste. Réunis, les individus s'abaissent, toute masse en soi étant mauvaise - en tant que masse.

Restent: 1) le *NEGATIVISME* - ensemble exaspéré des floraisons romantiques du pessimisme Hartmannien - élan vers le «non être» - vers le néant - seule réalité; 2) l'espoir en une société future avec un minimum de vernis et de lâchetés - avec un maximum de large compréhension mutuelle : l'*EVOLUTIONNISME*.

L'intelligence ne se met pas en formules, mais en supposant qu'on l'y mette elle consisterait en un dédoublement de personnalité. Tout intellectuel d'avant-garde - tout anarchiste individualiste - tout internationaliste conscient sentira lutter en lui le négativisme et l'espoir en l'évolution rapide - seul véritable optimisme - celui de Leibniz ayant démontré ses erreurs.

Négativisme

Le monde est mal fait. S'il n'est pas le pire des possibles, il n'en est pas loin. Le véritable Epicurien, s'il veut vivre sa philosophie, doit être masochiste (subjectivement). Des trois unités brahmanes: Vichnou, Brahma et Siva, deux - l'enfantement comme la mort - sont masochistes. L'instinct de conservation seul ne l'est pas - trait d'union entre l'homme et l'animal. Il ne s'agit pas de vaincre. La victoire est un mot dont on use avec les enfants naïfs et les soldats qu'on conduit à la boucherie. Tout est défaite. La vie est par conséquent intenable pour qui n'aime pas la douleur - pour la majorité. Mais l'évolutionnisme et la logique (cette pauvre logique) se révoltent. Si l'homme n'aimait pas la douleur il ne chercherait pas le bonheur. Il y a de la joie dans l'affirmation du néant - du néant: seule exception à la relativité - du néant: seul ABSOLU.

Le progrès consiste à le souhaiter plus ardemment. Le progrès objectif n'existe pas. En quoi l'époque de Socrate est-elle inférieure à celle des gaz asphyxiants et des guerres mondiales? Tout tourne: les idées le long d'une même conversation - le cœur - les abstractions - la terre - les carrousels. En art, la peinture expressionniste revient à la naïveté primitive. En science, Einstein revient aux idées d'avant Galilée sur les limites de l'infini.

Qui ne connaît les vers sublimes de Baudelaire :

Enfer ou ciel qu'importe :

Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau !

car il n'y a rien d'inédit sur notre globe bariolé. Tout est ; les sentiments sexuels existent dès la naissance (Freud) - les idées éclosent avec la vie - l'homme naît avec la mort.

En supposant même que le bouddhisme ait raison - que la réincarnation soit certaine - que le christianisme même ait raison -- qu'on n'ait pas le droit de se suicider (ce dont les chrétiens profitent pour tuer les autres) qu'importe... la vie future, qu'elle soit céleste ou terrestre, égale le néant parce que inconsciente pour notre prochain « moi ». L'enfantement devient criminel. Pour une seconde de plaisir bestial (objectivement - car tout homme digne de ce nom idéalise l'amour, fut-ce celui d'une prostituée de troisième classe) ou par prévoyance égoïste (il faut faire des enfants pour égayer notre vieillesse) le couple crée le malheur. Un nouvel être souffrira et subira toutes les nouvelles douleurs... afin qu'elles effacent les anciennes, car il est prouvé que seul un chagrin en détruit un autre.

Mais le double optimiste s'insurge. Il crie : Prends donc un revolver ! Si je le prenais, réplique l'autre, je serais un preux, mais je te l'ai déjà dit : ce monde est un cloaque. La douleur de la transition me fait oublier la douleur de l'existence. Si je n'étais pas un lâche je ne serais pas un homme.

Evolutionnisme

(L'optimisme tel que je le comprends)

Seul l'homme du XXe siècle est arrivé à se disséquer ainsi - lui seul est arrivé à cette négation intermittente mais absolue du bonheur réel. ON A DONC EVOLUE. Nier pour la première fois l'évolution, c'est évoluer.

Il ne faut pas que sous prétexte d'individualisme, l'anarchiste reste aveugle à la vue d'ensemble. Non, le siècle de Socrate n'était pas meilleur que le nôtre ? Si on avait la liberté sacrée de l'amour, il y avait des esclaves. Certes, nous en avons aussi - mais leur sort s'est indéniablement amélioré. Il s'agit maintenant de les libérer.

L'homme d'aujourd'hui, fort de sa culture internationale, marche vers le progrès. Or progrès égale état conscient. Et tout ce qui est conscient est bien, dit la Relativité et bien avant elle la logique. Dans l'ordre subjectif des choses, tout évolue parce que tout s'enchaîne. La loi des contrastes évolue donc, elle aussi. Le monde n'est qu'une vaste échelle de comparaisons. Le beau et le bien n'existent que par rapport au hideux et au mal. Certes, mais ces valeurs changent puisque l'homme change. Le but de la perfection est le bonheur dans son sens le plus large - la culture du « moi » - l'égoïsme. Mais comme l'a déjà dit un camarade de *l'en dehors*, le vrai égoïste ne peut être viable qu'entouré de gens viables - qu'entouré de Vie avec un grand V.

Il ne suffit pas d'aboyer au néant comme les chiens à la lune ou d'être somnambule, mais de faire le maximum possible pour la réalisation relative de son « moi ».

C'a été l'illusion des stoïciens de croire que nous avons sur nous-même un empire

absolu. Les hésitants nous servent Spinoza. Mais il faut autant de volonté pour soutenir le vieil ordre social que pour l'attaquer. Polichinelle détraqué, il roule des yeux de brute.

Ah! fermer ses yeux!

On me dira peut-être: Et Bakounine, qu'en faites-vous? Le tiroir aux souvenirs? Bon ou mauvais, le retour à la nature est impossible, vu les progrès incontestables de la science. Mais l'individualisme anarchiste n'est pas assez fort pour renverser l'édifice bourgeois - de plus, il sait qu'il ne faut pas toujours, malgré le proverbe populaire, détruire les choses par leurs propres moyens et que l'ESSENTIEL est de changer la mentalité des hésitants - des faibles, de ce qu'on appelait sous feu la Révolution française: le marais. Or, on ne peut changer cet état d'esprit que par la littérature (1); *la littérature* qui, n'en déplaît à quelques-uns, n'est pas une virtuosité de dilettante. Non, l'œuvre d'art n'est pas inutile. Sans elle l'homme ne serait qu'un automate (but bourgeois)... ne serait-il - douce illusion..., L'homme est encore un automate: «En avant - droite - marchez!»

On se moque du militarisme prussien et tous les gouvernements adoptent la discipline - le mécanisme des casernes de Poméranie. Que penser de tous les gouvernements?

«Les inférieurs n'ont pas à penser.» «Oui, mon capitaine.» Ha! ha! ha! l'évolution! ricane le double négativiste - et l'autre: le double optimiste de lui répondre: «Tu t'indignes - il y a encore cent ans, tu ne riais même pas.»

Pour peu que l'intellectuel d'avant-garde - anarchiste ou non - raisonne, il en arrive à ces conclusions. Mais il suffit d'avoir du COEUR (ou de la sensibilité nerveuse, ceci pour satisfaire ces échappés du XVIIIe siècle: les matérialistes) pour se révolter contre l'exploitation honteuse des prolétariats avachis - contre l'élégante préparation à la boucherie - contre la caserne - mais il suffit d'observer pour apercevoir la bureaucratie plongée dans d'inutiles paperasses - la soi-disant morale et ses résultats - l'éducation académique enfin, plus étroite qu'une règle d'école ou un fil d'équilibriste - en un mot la bâtisse délabrée des hiers sectaires et féroces.

Vi. ARANOVITCH et Ar. ADAMOFF.

II

LE TRIO SCANDINAVE

Où est la Suède d'antan - la Suède de Belman - galante et ricieuse - celle de Strindberg austère, hypocrite, piétiste? Disparues toutes deux. La couleur locale s'en va - s'en va...

Des noms? Le poète G. Froeding cherche l'unité du bien dans le mal et la fange. La très poétique Selma Lagerlöf va des féeries nordiques au mysticisme chrétien. Ivan Bjarne reprend après Kouprine le thème banal de la prostitution dans sa «Maison de joie» qui suit la pure tradition occidentale. Pär Lagerkvist ne trouve

pas le but de la vie; mais en le cherchant découvre de jolis symboles dans un style profond et moderne.

L'idée qu'on se fait d'une littérature scandinave, bourrée d'idées comme une pipe de tabac, est fautive lorsqu'il s'agit de la Suède.

Par contre, elle ne l'est pas pour la Norvège. Le puritanisme y est resté très vivant. Fjords, déserts-glaciers, comme dit Ivan Goll. Les idées artistiques nouvelles ont très peu d'adeptes. Sigbjørn Obstfelder suit pourtant la pure tradition expressionniste allemande. C'est une exception. Johan Bojer continue la tradition du roman à thèse. Knut Hamsun s'est retiré dans ses terres et semble abandonner la littérature. Sigrid Undset braque son appareil photographique sur la vie. Elle sait faire pleurer par la seule agglomération des détails. De ses pages se dégage toute la grisaille du nord, toute l'amertume des classes moyennes.

Dans le lointain, les pures jeunes filles de Jonas Lie, qu'on compara aux créations de Dickens et aux héroïnes russes flottent - doux regards d'anges. Il ne faut pas croire cependant qu'il n'y a pas de sensualité chez les scandinaves. Rappelons-nous ce passage de l'Elsa de Kielland si souvent cité pour montrer la sensualité nordique: «Sous une ombre de moustache sa bouche était rouge, brillante et fraîche. Elsa en la regardant a l'intuition soudaine que c'est de cette bouche qu'elle a rêvé toute la journée sans le savoir.» Inconscience - non: candeur; voilà ce qui caractérise la volupté du nord.

Je me souviens du gant de Bjørnsen, souris (comme tout change) et, enchaînement naturel d'idées, pense à Ibsen, à l'émancipation de la femme...

Quelle différence d'atmosphère lorsqu'on traverse le Sund. Le féminisme n'a plus raison d'être - ce mouvement n'étant comme presque tous les mouvements qu'une réaction.

Le soleil, les influences allemandes et maritimes, le caractère riant de ce petit pays rappelant la Suisse à plusieurs égards, l'éloignement de la grande péninsule. Il représente un peu pour elle ce que les Marseillais sont pour les Belges. Leur «Cannebière» est Tivoli (grand Luna Park).

Point de cette odeur de hareng, de saumon ou de phoque qu'exhale le roman norvégien - pas de ces féériques nuits décrites par les Suédois - de riants coteaux - des monticules.

Le dimanche, tout le monde va en bicyclette:

une petite poule
une petite meule
une petite vache
un petit homme
une petite demeure
avec quatre peupliers
Tu as là
tout le pays danois.

Cette charmante petite poésie de Frédrik Nygaard rend bien le caractère de la nature du pays d'Hamlet et des Vikings!

«Où sont donc les neiges d'antan...»

Retour à la littérature. Jacobsen a été le précurseur de Thomas Mann dans son Nils Lyhne - œuvre personnelle rappelant plus Tonio Kröger que Werther avec qui on l'apparenta. Hermann Bang, son disciple, prêcha la théorie indiscutable de l'art vécu. Brandès fut malgré bien des redites, l'un des plus grands critiques internationaux.

Aujourd'hui, le poète Johannes V. Jensen montre Chr. Colomb comme le plus déçu des grands hommes de l'histoire. Helge Rode sombre dans les abstractions poétiques. Parmi les jeunes, Emil Bønnelycke emprunte à Whitman son amour de la ville, de la science et du Cosmos.

Mais, en résumé, la littérature scandinave, malgré quelques exceptions, ne prend pas part aux grands mouvements d'avant-garde qui renouvelèrent si merveilleusement les lettres internationales. Et c'est dommage.

Ar. ADAMOFF.

III

L'HOMOSEXUALITE EN LITTERATURE

LA MORT A VENISE de Th.Mann. - LES FAUX MONNAYEURS d'A. Gide.

Les Faux Monnayeurs - La Mort à Venise - Gide - Th.Mann. Je scrute la différence de deux conceptions, de deux races.

On me dira: Quel parallèle stupide. Félix Berteaux ne nous a-t-il pas avertis dans sa préface de «La mort à Venise» que la rencontre du poète avec le bel adolescent Tazio n'était qu'un épisode. «Episode un peu long». La «Nouvelle Revue Française» n'a pas soufflé mot sur le socratisme des Faux Monnayeurs. «Et les autres?»

On me dira: Vous avez bien mal choisi. Thomas Mann a du sang latin. Gide, quel Français est-ce là? Il est tout imbu de roman russe et de puritanisme calviniste...

C'est vrai, ces deux écrivains ne sont pas les parfaits représentants des races allemande et française; mais ils possèdent, néanmoins, des traits nationaux.

Gide est le type du français cultivé - on ne connaît pas ce type-là à l'étranger. Le Français y est encore représenté comme un libertin à moustaches retroussées (gravure: Guy de Maupassant). Ou, dans les milieux plus modernes, comme le petit bourgeois ridicule que décrit si malicieusement Ehrenburg dans «Julio Jurenito».

Retour à l'idée droite. Le socratisme d'André Gide, comme celui de Sternheim, est essentiellement intellectuel. L'Aschenbach de Thomas Mann est lui, un esthète, un amoureux nordique. Il meurt soudain, en voyant le garçonnet polonais, son aimé, se baigner... Et Mann chante longuement le corps de cet enfant... André Gide (je ne crois pas que l'auteur de Corydon soit un froussard) n'accorde que peu de mots à la beauté physique.

Les Faux Monnayeurs rappellent Dostoiëwsky, mais leurs personnages restent sans relief - ils se ressemblent tous - ou presque tous. On voit clairement la différence entre Edouard, l'auteur, et Passavant, le mauvais pédéraste, lord Henry sans paradoxes et beaucoup moins intéressant.

Le nombre des personnages fait penser à Zola.

De ci, de là, des passages montrent comment Gide sait allier l'uranisme avec la morale. La mère d'Olivier confiant son fils à son oncle socratiste, Edouard, me rappelle dans ses discours, Corydon: «Entre 13 et 22 ans, c'est l'âge de la camaraderie amoureuse, de la noble émulation. Après quoi seulement le garçon (pur de tout contact avec la prostitution) songe à la femme - c'est-à-dire à se marier.»

En résumé, du réalisme à teintes symbolistes ou vice versa.

La Mort à Venise est, elle, une œuvre d'inspiration romantique. Thomas Mann y accentue les rapports de l'amour et de la mort: yeux couleur d'aube - odeur de phénol. Mais la forme en reste classique.

On eût voulu plus de sincérité, moins d'abstractions et surtout pas de ces évocations mythologiques qui alourdissent ce petit livre à maints passages très séduisants.

Je regrette presque cet article. Pourquoi? Je pense à tous ces critiques qui parlent sans cesse, qui parlent toujours, d'écrivains en vogue.

Ar. ADAMOFF

IV

SURREALISME

Jaworsky compare l'univers à ce jeu chinois qui consiste en deux boîtes - l'une contenue dans l'autre. l'homme et l'espace. Il faut en rajouter une troisième - élastique - capable de dépasser l'homme et de s'élever à l'espace - l'imagination.

Le vice appelé surréalisme est l'emploi déréglé du stupéfiant image ou plutôt de la provocation sans contrôle de l'image par elle-même et pour ce qu'elle entraîne de perturbations imprévisibles et de métamorphoses: car chaque image, à chaque coup, vous force à réviser tout l'univers. (Le Paysan de Paris)

Louis ARAGON.

Ce qu'il y a de fantastique dans le fantastique, c'est qu'il n'y a pas de fantastique.

André BRETON.

Il n'y a pas de fantastique. Il y a seulement la décomposition réaliste d'un côté et le dégoût des mesquineries d'un autre - le petit bourgeois et le schizophrène. Entre les deux, pas de position possible.

Les surréalistes ont choisi la seconde. L'image s'était effeuillée aux courants d'air d'un vraisemblable puéril - ils la ramenèrent à son véritable état. Morte, la censure ennemie de toute poésie. La croyance futuriste des mots en liberté, remplacée par «l'écriture automatique».

La liberté:

Quand C.Spiess parle à propos des surréalistes de l'étroite prison littéraire, il oublie que les surréalistes méprisent aussi la littérature - du moins dans le sens bourgeois de ce mot - mais surtout que cette prison n'en est vraiment pas une.

La littérature - ou si l'on préfère l'estériorisation - se reflète partout. Les moindres mouvements - les plus brèves rencontres de l'esprit avec lui-même - les tics les plus familiers se transforment en poésie - chantent en mots. De petits morceaux de verre - des armoires faites de rayons de lune - des chrysanthèmes géants flottent pêle-mêle sur l'eau des possibilités.

Mais écrire pour écrire ne suffit pas.

«Toute révolution esthétique doit s'accompagner d'une révolution sociale et philosophique.» Or, il n'est aujourd'hui de révolution possible que marxiste, ajoutèrent les surréalistes qui, logiques avec eux-mêmes, adhérèrent en grande partie aux idées de la troisième Internationale.

Parler dans ces conditions de snobisme ou de réclame, c'est prêter aux autres des finalités (?) que l'on ne connaît que trop bien par expérience personnelle.

Quant au problème du relatif et de l'absolu, il est évident - et c'est même la

seule évidence - que seul est absolu le relatif. Ce qui n'empêche pas ceux qui s'en contentent d'être des boutiquiers béats et satisfaits.

D'où Daniel Rops conclut: Il y a deux solutions - la foi religieuse et le suicide (Pierre Reverdy ou Jacques Vaché, messieurs faites votre choix). Marcel Arland explique l'angoisse des nouvelles générations par la disparition de Dieu et parle de le «réinventer» comme si - je cite Ribemont-Dessaigues - nous n'avions pas sucé ce microbe avec le lait maternel.

Une fois pour toutes, Dieu et l'absolu n'ont rien de commun (J'entends par Dieu une force consciente et non la simple collectivité des cerveaux, inconsciente et panthéiste).

Dieu est un cas particulier. Le besoin d'absolu est à la portée de tous. Chacun, volontairement ou non, choisit le sien dans les boutiques de l'air et le reflet des glaces.

Les uns ont la... connerie... patriotique - les seconds, tel jeu de cartes ou de carton - les anarchistes, le maximum de bonheur pour le maximum d'individus - les surréalistes enfin:

«L'APPEL AU MERVEILLEUX» et son supplément: l'inquiétude, qui montée sur la bicyclette des rêves, tient entre ses dents un falot.

Pour route: la grandeur et le tragique - parallèles qui se rencontrent.

Les figures seules varient selon l'éclairage.

Le principal pour nous, déclare Breton, c'est que cette fameuse inquiétude qu'on nous a toujours accordée comme mobile, disparaisse au seuil d'une société nouvelle. Breton se trompe ou fait semblant. La révolution russe a-t-elle calmé Essenine, Nikitine ou Sobol?

Mais un crayon noir - mine numéro deux - obtus et court tremblotte désespérément. L'intellectuel de «gauche», ami de la clarté française, de l'*english civilization* ou de la *Deutsche Kultur* s'inquiète, lui aussi. Il a passé sa vie à classifier un tas de choses et à dresser des frontières en pointillé. Il réclame à tue-tête de l'objectif...

Il n'y aura pourtant de REVOLUTION QUE PAR LES INTELLECTUELS.

L'humanité - journal positif - en a détourné pour son compte plusieurs.

«La révolution surréaliste» - revue négative - a convaincu pour son compte plusieurs d'entre eux.

La soif romantique de la destruction n'est donc pas seulement belle en soi, mais nécessaire. Etre antibourgeois, c'est être presque forcément révolutionnaire.

L'indifférence en matière sociale n'est pas facile. Elle demande un avachissement perpétuel et un manque de curiosité générale que tout le monde ne peut pas se payer - ...les surréalistes qui firent tour à tour des prières au Dalai Lama, de l'hypnotisme et de la psychanalyse freudienne - moins que tous les autres.

En somme, deux solutions: la vie - éventail immense dont chaque atome est une figure - ou la mort lente par la double décomposition du néo-classicisme et de la bourgeoisie occidentale.

Ar. ADAMOFF

V

VISIONS

Les blondes fumées des cigarettes
 Remplissaient la chambrette.
 Je te regardais: tes yeux étaient très clairs
 Et ton écharpe bluette.
 Le gramophone jouait une mélodie d'Afrique
 Sur le canapé nous nous frôlions.
 Tes genoux nus brillaient aux lumières anémiques
 Nous nous aimions.
 Les jeunes filles dansaient les joues enflammées,
 Blanches et diaphanes dans leurs robes de soirées
 Elles me croyaient sans doute un petit garçon
 Et me disaient pourtant: allons... dansons...

Tu souriais alors d'un regard enfantin
 Qui s'estompait rêveur, mais débutait lutin
 Le champagne me tournait moins la tête.
 A l'hôtel on disait: il fait la fête...

Et nos ballades, le soir
 Sur la plage déserte, noire
 Où pour toute lumière, les phares sur mer
 Jetaient des reflets verts.
 Tu marchais je crois par manie
 Sur la pointe de tes espadrilles
 Ainsi, je pouvais avoir plus facilement
 Tes lèvres rouges d'enfant.

VI

A VALEUR D'ÉTOILES

Pour Georges Malkine

Une barque et ce sont des vagues qui s'ouvrent comme des clefs, ces bouches mystérieuses à l'abri du fer, ces minéraux si calmes entre deux cyclistes plus pâles que l'aube, l'aube malade, l'aube qui chasse l'homme sous forme de panthère, mais sans jamais attirer l'attention des montagnes, sans que la neige remplace les cadres des portes autour desquelles pleurent des pleureuses en robe d'oxygène. Elles s'habillent de framboises, elles rôdent autour des portières du visage, elles cherchent le casque des yeux et les serpents rustiques. Les serpents, ce mot effraye la nuque de la nuit, l'aveleur d'étoiles tremble en cachette, il tombe les mains en avant, le visage mordu dans le cristal, il tourne peu à peu le châton de sa bague.

VII

MOINDRES

Pour Michonze

Moindres, nous ne sommes rien devant tout, nous sommes désespérément moindres, moindres devant les événements qui nous étranglent, perdus les mouchoirs noués, devant une simple idée. Nous sommes plusieurs dans une chambre étroite et nous marchons et chacun de nous baisse ses mains et se regarde. Je ne dis rien. Je ne sais pas à quoi m'en prendre. Des corps de fillettes tombent dans la nuit. Une jeune fille blonde entre dans un hôpital américain et sa croix rouge se détache de sa poitrine. Je la ramasse. Je me rappelle une soirée dansante où j'ai regardé la foule par la fenêtre. Rien ne se passe si ce n'est un grand vide vêtu d'onglée. Deux jeunes gens travaillent dans une cave. Le magnésium explose. Il devient un chrysanthème d'une grandeur exagérée. Une jeune fille le prend dans sa bouche. Je suis dans la forêt avec une jeune fille qui porte un cylindre plus épais que la nuit. Elle franchit un pont. Elle me regarde. Une bouteille d'encre tombe, mes mains toutes tachées sont un chemin de nuit. Je les remue mais je n'ai pas peur. La musique ne joue plus, un aveugle ambulant chante. Monique tend son doigt. Des trams avancent le long de ses doigts. L'un d'eux trébuche contre une carrière de marbre. Il s'écroule. Je cherche en vain la qualité du marbre. Je voudrais croire que les robes de bal sont pratiques comme des sweaters. La couture, la couture. Je regarde. J'ouvre un flacon de parfum.

Ar. ADAMOV

VIII

LE MIROIR DES YEUX QUI TOURNE

Pour Cary Tchark

C'est un miroir
 le miroir des yeux qui tourne
 des joues qui ne pleurent pas des joues
 des joues qui ne savent pas
 qui marchent sur l'écran poli comme un doigt
 qui prennent un train lorsqu'elles voient des figues
 des figues vertes belles comme des nageuses en robes de crépuscule
 Ce soir un homme rit montrant ses dents
 et ses dents sont noires comme la nuit
 comme un cylindre
 comme un baiser superflu au carrefour de l'indulgence
 carrefour étroit où valsent les nègres et les constellations
 où l'on met du tabac dans les yeux des joueuses de bouteilles
 et c'est la tristesse du soir en robes de yeux
 l'acier des ponts et des robes
 l'acier du brouillard partenaire de la vie
 vie ridicule qui plaisante
 qui n'a pas peur de voir danser l'accordéon ridicule des prairies
 vaccins des étoiles en voie de guérison
 perte de cœur perte du ciel des fourrures
 robes servant à vêtir des médailles des port gagnées dans le vent
 visages mordus
 c'est un paquebot malade dans une île en bois
 un adolescent dans chaque arbre
 il vous donne la main et d'un grand geste sauve.
 un geste simple dans une salle d'attente
 une ceinture de sel

Ar. ADAMOV

IX

MORT CHAUDE

une jeune fille fait des balles contre un mur, arrivent deux jeunes gens

premier jeune homme vous jouez depuis longtemps?
 la jeune fille je joue jour et nuit, l'hiver et l'été
 second jeune homme je vous aime
 vous avez une âme de caoutchouc
 vous êtes simple, simple comme un mot,
 je n'aime pas la peau de l'homme cette dédicace obscure,
 je vous aime
 la jeune fille (cachant son visage sous sa raquette) merci
 premier jeune homme vous ne m'en voulez pas?
 la jeune fille pourquoi vous en voudrais-je, je n'en veux jamais à
 personne jamais. je mets une robe de grêle et un chapeau
 souple.
 premier jeune homme excusez-moi
 la jeune fille de quoi? vous avez toujours agi «normalement».
 premier jeune homme c'est vrai, j'ai toujours été anonyme, cil des yeux, train
 dans une gare immense, ver dans un ventre crevé, mais
 tout tout cela changera.
 (il lève la main) j'empoisonnerais des enfants avec de
 la belladonne, je lancerais des cadavres mous par les
 fenêtres des petits hôtels où l'on mâche béatement de
 la viande malade.

la jeune fille recommence à faire des balles. les balles tapent contre le mur, mais soudain, elle en manque une qui va rouler aux pieds du premier jeune homme

la jeune fille (au premier jeune homme qui baisse la tête) Donnez-moi
 cette balle, s'il vous plaît
 second jeune homme mais ramasse donc, qu'attends-tu?
 premier jeune homme (ramassant la balle) je n'y pensais pas, un soleil bleu est
 entré dans mes dents. (il jette la balle à la jeune fille).
 la jeune fille venez ici. mais approchez-vous donc. j'ai un grand service
 à vous demander.

les deux jeunes gens lèvent la main d'un air étonné

la jeune fille pouvez-vous boire mes yeux dans la paume de votre
 main?
 premier jeune homme c'est une plaisanterie.
 je ne vous savais pas taquine. j'avoue que je vous préfère
 triste.

- la jeune fille vous me jugez mal. vous jugez les gens d'après leur apparence. vous n'en êtes qu'au troisième degré.
- second jeune homme savez-vous que cela vous fera très mal
- la jeune fille oui
- second jeune homme et vous n'avez pas peur?
- la jeune fille je vous en prie, je vous en prie, ne prononcez pas ce mot. Il est sur la proue des yeux, sur les ponts, sur les routes, il est enfermé en chacun de nous comme une boîte de pain. peur de quoi je me le demande
- second jeune homme vous souffrirez. on aura beau vous endormir, vous noyer sous les edelweiss, vous aligner comme une poupée sur une route d'éther.
- le jeune fille (au premier jeune homme) vous avez tout ce qu'il faut?
- le jeune homme j'ai tout ce qu'il me faut, mettez la main sur vos épaules, le jour et la nuit peuvent s'agglomérer, se tasser en boule, laisser le vide autour de vous.
- la jeune fille et si cela ne changeait rien, si les rues restaient pareilles à des morceaux de verre, si les yeux dansaient toujours après les heures d'oisiveté.
- second jeune homme vous comptez sur les doigts, vous devriez monter sur une montagne, je vous jure que vous ne trébucheriez pas.
- premier jeune homme vous ouvririez seulement la bouche d'une certaine manière, très simple.
- second jeune homme mais donnez-moi votre raquette (il la prend) les cordes en sont toutes détendues, vous n'avez pas de presse, je peux vous en donner une.
- la jeune fille mes yeux sont une rivière, s'ils vous coulaient entre les doigts...
- premier jeune homme tout ira bien, il fait chaud aujourd'hui et vous ne pleurez pas (il tire une sacoche de la doublure de sa veste, l'ouvre)
- la jeune fille dépêchez-vous.
- le second jeune homme tourne légèrement la tête. le premier prend un couteau et trace un cercle autour des yeux de la jeune fille.*
- la jeune fille ah...

X

L'AUBE N'EST PAS UNE EPEE

C'est en vain que nous escaladons les degrés de la connaissance. Lointain ou proche, nécessaire ou non, nous attendons toujours un Evènement, nous cherchons une idée fixe. (*)

Aujourd'hui, lorsque nous affirmons qu'aucune de nos espérances n'est assez forte pour être énoncée, nous ne pouvons pas admettre, nous ne comprenons pas l'optimisme de certains, ceux-là même qui devraient être les plus désespérés; aujourd'hui plus que jamais, nous tournons dans un magasin d'agonie d'où nous désespérons de sortir, faute de volonté, faute surtout de désespoir véritable qui, sans aucun doute, nous mènerait au suicide.

Nous n'avons pas peur de reprendre les pires lieux communs lorsqu'ils correspondent, si peu que cela soit, au meilleur de notre pensée. Nous déclarons donc, après mille et mille voix, que, si l'on ne se suicide point, c'est seulement par lâcheté et qu'on ne nous fatigue plus avec le char de l'espoir et toute sa suite.

Mais nous savons que nous n'irons jamais jusqu'au suicide, nous n'isolons pas la cause de l'effet, nous n'aimons pas le vide mais ce qui le précède, nous aimons, pendant la nuit, avoir la sensation de tomber, frapper de nos mains lourdes notre visage inerte, mais nous ne pouvons pas voir *autre chose* nous ne pouvons pas être *ailleurs*.

En vérité, nous savons que rien, absolument rien ne vaut la peine d'être joué. Si nous publions, c'est non seulement parce qu'entourés par la dépréciation fabuleuse des mots, nous croyons encore aux mots, mais aussi parce que nous ne pouvons pas faire autrement. Nous ne pouvons pas agir, marins les mains pleines de sable, alors nous nous résignons, nous abandonnons toute vanité, nous avouons notre défaite.

Car nous distinguons encore les défaites des victoires, mais la question n'est pas là, puisqu'il nous est impossible de tirer des déductions.

Ce manque évident d'intellectualisme, cette lassitude, nous ne pouvons pas les abandonner. Pour abandonner quoi que ce soit il faut croire aux idées abstraites et générales. Or nous n'y croyons plus. Si nous haïssons le scepticisme, nous haïssons encore davantage le dogme, la préméditation. Nous estimons que *le plus effrayant* est encore le fait de ne point pouvoir agir avec légèreté.

Souvent, réfléchissant assez profondément sans cependant aller jusqu'au bout de notre pensée, nous n'admirons même plus la Révolte d'un homme contre une société féroce et toujours identique.

Nous ne sommes pas des Révolutionnaires dans le sens où nous devrions l'être (**),

nous enlevons nos gants avec politesse pendant que les hiérarchies de valeur tombent dans un remous confus. La balance ne penche pas plus d'un côté que d'un autre. Quoi que nous fassions, nous serons serons (sic!) toujours pareils à nous-mêmes, quoi que nous fassions, nous serons toujours entourés d'eau et de neige.

Il ne nous reste plus que l'amour de la nuit et notre désir d'être purs (***). Et cependant, nous marchons d'abdication en abdication, et chaque moment en ajoute une autre. Notre vie n'est, en somme, qu'une question de mise au point. Il faut être en règle avec soi-même et l'éternité, il ne s'agit pas d'autre chose.

Nous découvrons la vie, lorsque plus rien, ni sa peau, ni son corps ne correspondent, ne peuvent correspondre avec notre fièvre. Notre fièvre, elle se prolonge vraiment depuis trop longtemps. Nous devenons las. Nous aimons la mie de pain.

Sur les tables de jeu, des mains calleuses ou belles cherchent le courant sensuel et électrique qui fait notre infortune et notre grandeur.

Il ne nous reste rien.

DISCONTINUITÉ

(*) Partir n'est plus pour nous une idée fixe. Linge, nourriture, nostalgies, nous avons peur de manquer de tout, de ne plus pouvoir. Quant à l'amour, nous n'avons pas en parler, c'est le seul événement qui soit réalisable. Si odieuse que nous soit la discussion, nous ne la pousserons pas à son maximum de hideur. On ne discute pas sur l'amour.

(**) Il ne s'agit pas de l'esprit mais d'un péril à courir, physique, très simple. Nous ne sommes nullement disposés à diminuer l'idée de révolution, malgré toutes les falsifications honteuses qu'elle a pu subir. Pas plus que l'immense majorité du P.C., pas plus que le groupe surréaliste ni Morhange et Politzer, pas plus que personne en France, nous ne risquons rien ou presque. Nous ne sommes donc pas des révolutionnaires. Si nous l'étions nous ne serions certes pas ici.

(***) Longtemps, nous crûmes en la possibilité d'une revanche. Nous nous expliquons: nous étions persuadés que nous pourrions nous venger, que l'écriture nous vengerait de toutes les concessions de notre vie. Une fois de plus nous nous sommes trompés! Nous ne le cachons pas, *Discontinuité* n'est pas pure. Elle contient des lignes que nous ne pouvons tolérer que par amitié, fatigue ou dégoût.

(avec Claude Sernet)

XI

PAUPIERES DU VIDE

C'est un fleuve immense sur une main de femme, fleuve qui déborde dans tous les yeux, les mêmes yeux qui couvrent la neige, la même neige que partout, la même eau propice aux serpents de flammes qui se tordent en vain sur des paupières inutiles comme la vie et comme la mort, la mort qui nous dépasse avec des gestes et des gestes, la mort engloutie dans le fleuve de la nuit, celle qui brise ses hanches sur des miroirs étroits couverts d'étincelles, celle qui tremble pour les agneaux perdus dans les précipices.

C'est le nœud de la nuit dans les doigts de personne, c'est une jeune fille qui tousse parmi des arbres rencontrés sur les veines des yeux, ces ronces qui nous empêchent de voir et d'entendre, celles qui nous rendent pareils à des sourds-muets en capes de lumière.

C'est l'heure du sang impur, le canal renouvelé des invasions du crépuscule le long de la peau, notre peau, celle des montagnes oubliées dans une salle de fête, la terre que l'on sépare de la nuit simple comme un oiseau, les retraites des nuages dans une armoire remplie de ouate sombre, un chat féroce et verni qui, monté sur les maisons, ricane, une perle dans le coin de l'œil. C'est l'heure des frères austères dans les cavernes de plomb et déjà la nuit, la forêt et le fleuve, et cette cendre rouge d'où sortent des oiseaux que l'on prend pour des rubis, des oiseaux noyés dans les paumes des mains, ces imprimeries sur des vaisseaux, la cruauté sous forme d'une jeune fille. C'est l'heure où des plages roulent sur les rebords des têtes, sur les visages anonymes dans la foule des poings, lorsque le raz de marée submerge l'hospice de vieillards, lorsque le ciel roule dans la coupe de la nuit.

C'est un fleuve immense. Ces blondes désespérées le savent mieux que personne.

XII

NUIT, COULEUVRE INUTILE

Lèvres, lèvres joueuses malhabiles des terrasses, lèvres qui rejoignez les yeux, lèvres fenêtres ouvertes sur des ponts trop bas, celles qui sont efficaces et pleines de dentelles, lèvres, vous regardez la nuit, vous l'enfilez comme une bague, cette couleuvre inutile au milieu de l'eau. L'eau. Elle reflète les arbres de la forêt, elle est simple et pure. On dit qu'on la boit quand tout est terminé, lorsque les zèbres quittent la nuit éprise de verdure. Les pierres alors se fendent, et dans chaque fente il y a de l'herbe. Les lèvres lèchent l'herbe et la terre est mouillée. Les couleuvres rampent le long des ongles nus.

XIII

L'INFIRME

L'infirme aux mains de glace s'étend sur l'eau. Il porte un manteau plus mince que la nuit.

L'infirme pose les mains sur son visage et s'étonne de leur poids.

Il est entouré de flammes en métal, de fouets transparents et froids comme l'eau.

XIV

VERSION PERPETUELLE

Avoir oh coupe de verre les prairies immobiles
 Les résédas étranges d'où sortent des géants
 Grisou de la tempête les mains pleines de goëlands coupes de fruits
 Mais aussi chiens perdus toutes les maladies plutôt que ces griffes qui déchirent
 mes paupières
 Mais on dirait que c'est elle assise au bord d'un ruisseau perdu dans ses veines
 Elle se noie dans le fleuve et lance de longs appels
 Belle mondaine que n'accomplîtes-vous pas malgré la colère de tous vos poumons
 les cris d'épouvante sur des morceaux de sucre
 Je reconnais vos lèvres elles tremblent comme les remparts d'une ville assiégée
 Cette ville que le démon renonça de combattre à cause de ses cerisiers rouges
 et bien portants
 C'était en avril lorsque les bourgeons s'ouvrent à la clarté
 Lorsque la nuit se regarde avec complaisance
 Jolie criminelle aux doigts de marécage où chante un chevalier ardent cuirassé
 de bronze
 Marécage plein de minéraux si froids longues prairies où je marche devant des
 chiens aux gueules grandes ouvertes
 Le crépuscule toujours lui
 Il envahit les prairies il mâche du papier il n'est pas malin
 Le malin n'est jamais celui que l'on pense mais un granit joyeux à belle tête
 de mort
 Tête couverte d'étoffe tête qui coupe les têtes des condamnés à vie
 Petits hoquets périodiques devant une main une très jolie main
 Un timbre que l'on applique contre le cœur nu
 Un homme indifférent sur l'océan des fruits
 Plongeon, plongeon autour duquel grimpent des femmes sans visages ni corps
 Celles qui sont éprises des verdure malades
 Celles qui meurent dans les hôpitaux absurdes à boucles d'oreilles
 Celles qui assassinent le plaisir mordu dans du zinc
 Vous toujours vous amazones des fleuves géantes agrandies verres cassés de
 la peau et du cœur

Allumez dites-vous allumez vite la peau des hommes terrés dans leur égoïsme
bêtes vraiment
Ours sangliers vipères
Vipères surtout à cause du venin qu'ils portent dans leurs bagues

XV

VISAGE DE L' HOMME

Une bouche une bouche ouverte comme un revolver
Et c'est déjà le menton et les plaines des joues
Sur les rochers des lèvres les balcons des fronts
Nos fronts nous traversons nos fronts perdus dans la pureté
Pareils à des puits que brise l'obscurité
Comme les chambres noires de la photographie
Comme les lignes qui séparent les yeux
Comme l'homme accoudé sur le rail de la nuit
Comme l'homme qui crie des fleurs entouré de souris
Pendant que des gants s'échappent de ses tempes

XVI

C'EST ENCORE VOUS

Pour PERCY

La nuit tombe dans un remous de lèvres
 Des héliotropes recouvrent toutes les armoires
 Et voilà le matin
 C'est le livreur d'étoiles qui jette du sel
 C'est le partenaire de la nuit
 Cet oiseau géant qu'on ne nomme pas
 Et déjà l'ennui porteur de vin blanc
 La rotonde des femmes
 Les cadavres enfermés parmi des doigts d'opale
 Aquarelles vraiment
 Eaux-fortes de la résignation mais compter jusqu'à quatre
 Car il en est des chiffres comme des garçons
 Puis tourner la nuit et renverser la mer
 La mer qui se referme sur le velours cet étang glacé
 Et toujours les courses d'yeux le long des mains de femmes
 Courses rapides comme les flèches que lance l'héroïne de la photographie
 Celles qui s'enfoncent dans la nuit
 Elles sont fines et blondes les flèches
 Comme des jeunes filles projetées parmi les chrysanthèmes
 Dans un puits profond où les cols sont des pierres
 Pierres qui distillent l'oxygène et l'eau
 Celles qui allongent les champs de neige mobiles comme des doigts
 Ces doigts perdus ces chiens lévriers dans la caverne minérale
 Entre des manchettes d'aurore et des cravates de lune
 Cravates qui attachent les fenêtres des maisons en mal de droiture
 Chevaux qui se cabrent devant les étoiles
 Qui se ruent parmi les maisons sauvages
 Dans des contrées d'encre qui saignent à cause des superbes fermetures
 Mais l'assiette glisse
 C'est le ciel qui tourne à son tour
 C'est la bannière du feu et de l'eau

C'est une roue qui tourne dans la lumière
La traversée de la crainte
Les livraisons rapides des engrais et des veines
Neige neige où se cachent des visages
Clinique du point du jour ou rendez-vous de l'amitié
Plages ou marées
C'est encore vous
C'est encore vous

XVII

Je voudrais connaître une jeune fille mince et triste que je ferais monter dans une automobile exagérément longue. Il pleuvrait très fort et il ferait nuit. Nous roulerions serrés l'un contre l'autre mais sans faire aucun geste. Seulement de temps en temps, j'embrasserais ses mains.

A.A.

XVIII

CETTE FLECHE BLANCHE NOUS A FROLES DANS LE JOUR.
C'EST LE DERNIER AVERTISSEMENT DE L'ARCHER IMAGINAIRE (*)

Ce dont en quoi je croyais n'est plus. A la suite d'un Evènement que je pris pour une joie, tout ayant momentanément changé pour moi, je pensais, bien que je ne sois pas le seul, rectifier l'aube n'est pas une épée mais très vite, cette résolution, la plus loyale, la seule possible à l'instant où je la pris, se heurta avec force à des retours anciens et peu à peu redevint fatigue. Mais je ne peux pourtant pas me résigner à un aveu précoce de paralysie générale, je ne peux pas croire en une faillite complète. Je ne puis pas admettre davantage que l'on perde des morceaux du jour et de la nuit pour *gagner de l'argent* (**), alors que le jour et la nuit ne sont que de simples objets propices à l'aventure, si médiocre fut-elle (***) .

Surtout, je ne veux pas de la franchise. C'est elle qui brisa le mur de glace dans lequel j'observais l'Amour, le miroir de la Peur à la main. A elle seule, elle m'a fait souffrir plus que tout au monde. Franchise, c'est toi qui me force à avouer mes amours défuntes, mon absurde croyance en un modernisme desséché, mes idées sur le sort comparé des *jeunes littératures*. Franchise, c'est encore toi qui, accompagnée par un besoin clinique de délivrance, m'oblige à publier ces misérables pages, ce pauvre reflet de nous-même que le temps sans cesse déforme et modifie. Mais tout cela n'alla pas sans découragements; plusieurs fois nous pensâmes renoncer. Nous ne savions pas dans quel lunaire nous tournions ni comment nous atteindrions la pureté. Par la suite, nous avons presque tous admis que l'écriture a pour nous une importance assez grande pour que nous puissions, non point nous débarrasser à travers elle de nos impuretés mais au contraire, à exprimer par cette écriture, ce que nous considérons être *l'essentiel*, persuadés que de cette façon, les matières indésirables que nous portons tous en nous s'élimineront d'elles-mêmes.

Mais vous ne m'empêchez pourtant pas de me révolter, sauvetage superbe, lorsque je songe qu'au moment même où j'écris ces lignes aussi inutiles pour moi que pour n'importe quel autre, il y a des hommes, qui, pendant quelques secondes ou quelques minutes, traversent des moments de joie ou de douleur, lorsqu'aïdé par le souvenir et l'imagination, je pense que tout est encore possible et que cependant il n'y aura jamais rien, que ce vide ne pourra disparaître que pour un instant, grâce à l'Amour Réciproque, qu'il sera le synonyme des quelques années qui me restent à mourir.

Je voudrais supprimer le Temps et parfois l'allonger, mais je change sans cesse tandis qu'autour de moi règne l'immobilité la plus obsédante. Vérités anciennes

que j'admire, guérison du Temps ou fièvre de l'Amour, je disparaissais encore un immense gant à la main. Gant disproportionné à la taille du monde, ce gant me rappelle ce qui ne doit pas être rappelé. Car je ne veux pas de souvenirs. Pour un moment de joie, j'ai connu trop de battements de cœur et beaucoup trop d'angoisse. Mais comme je ne peux pas admettre la distraction passive, la course aux reflets avec enchaînements d'idées, je songe avec un plaisir mêlé d'amertume, plaisir d'un degré que j'estime lointain, aux *choses qui auraient pu être et qui n'ont pas été*.

Ar. ADAMOV

(*) Une fois comme je passais rue de la Croix-Nivert, je fus surpris de voir, toujours sous une même flèche blanche, ces quelques mots tracés à la craie. J'aurais voulu croire que jamais personne ne les avait écrit. En rentrant chez moi, je trouvais une lettre que j'attendais en vain depuis plus d'une semaine. Je la déchirais méticuleusement.

(**) Je crois singulièrement en la force de l'argent. Je crois que l'argent lorsqu'il dépasse les cadres ridicules du travail peut multiplier les chances dérisoires que la vie nous apporte ou plutôt nous refuse.

(***) Je m'efforce de croire en une Aventure située dans l'espace. Je pense à de Bouilly, à Fernand Lumbroso. Je me souviens d'une conversation que j'eus à la Taverne Royale avec Serge-Victor Arnovitch un jour que désertant Montparnasse, oubliant d'exagérer notre remord de cet acte pour le moins étrange, nous parlions des chambres dans lesquelles on meurt. Je pense à Jean Carrière qui vit la fin de l'Été, un Été qui lance une jetée dans l'Automne sous forme d'une Inconnue rencontrée à Bordeaux. Malgré les apparences, je pense à vous Seuphor, Ange qui pardonne, illuminé paisible aux mains immobiles, à vous qui êtes capable de rester seul une nuit à une table du Dôme.

XIX

(MISE AU POINT)

Discontinuité paraîtra-t-elle encore ?

Je n'en sais rien et ce doute, je l'avoue, m'est désagréable. Mais je ne crois point me tromper en prétendant que cela n'est point pour des raisons bassement littéraires. En publiant *Discontinuité* j'avais tenté ce que je n'ai jamais pu faire dans toute ma vie, un geste dans le temps. Or, ce geste, je l'ai manqué comme j'ai manqué tous ceux qui l'ont précédé. Si j'ai finalement couché avec un jeune garçon, c'est seulement parce que je n'étais plus pédéraste. Jamais, je ne réaliserai au moment voulu ce que je souhaite. Jamais, je n'aurai l'attitude voulue, les gestes rares et longs, le regard calme. Jamais je ne connaîtrai Percy la jeune fille du Nord à laquelle je pourrais tout dire. Jamais je n'aurai le courage de mettre fin à ma vie pour d'autres raisons que la faim et la misère physique.

Mais j'en viens à ce dont je parlais tout à l'heure, à cette mise au point rigoureuse qui n'intéresse presque personne mais que j'estime, moi, nécessaire. Si je tiens à faire un second numéro, c'est pour dissiper ce que le premier a d'odieuse rhétorique, ses phrases où l'on sent très nettement une trop longue lecture de certains écrivains, cette lassitude que je veux désormais haïr.

J'aurais surtout voulu y commencer un geste auquel je tiens avant tout et que j'essaie déjà en publiant cette feuille, une confession somme toute.

Personne, jamais, n'a osé en faire. Il ne s'agit pas comme l'a fait Rousseau d'étaler un élégant masochisme ni de se noircir à dessein au sujet d'un vol, mais de ne rien cacher, ni la promenade volontaire pieds nus en bicyclette, ni l'impression que produit sur certains d'entre nous l'eau bouillante, l'aiguille ou la morsure. Une confession, c'est un geste nu qui ne devrait être possible que lorsque l'on est mort, qui généralement ne peut être que posthume, mais que l'on dévoile volontairement de son vivant pour tuer le mystère que l'on présente toujours aux yeux des autres, le romantisme à bon marché. Une confession n'est possible que lorsqu'elle calque notre conscience tout entière, lorsque l'on avoue le besoin que l'on a d'un pull-over de grosse laine, l'envie que l'on a pour un ami dont le hasard et la beauté favorisent les désirs, l'agrandissement volontaire de cette envie par nécessité de paraître au moins méchant ou cruel, la difficulté que l'on rencontre si l'on veut cesser la masturbation, le petit mouvement de tête que l'on a lorsque l'on urine, aussi bien que la peur de la Mort et le besoin d'Amour.

D'autre part, il me semble encore nécessaire de parler à des inconnues des éléments éternels: L'Eau, le Feu, la Nuit.

Je pense que j'aurais pu préciser mon attitude devant la vie, faire de telle sorte pour ne tricher que le moins possible, savoir discerner dans les ennuis qui nous assaillent sans cesse, la part du hasard, celle des amis contre lesquels on peut avoir des griefs soi-même. Je pense à Pierre Drieu la Rochelle qui précisa le sentiment que je pus avoir de cette gêne.

Pour s'en éloigner, pour s'éloigner de toutes les idées fixes, je pense encore à *Discontinuité*. Mais non seulement nous n'avons point l'argent nécessaire à sa publication, que si, d'autre part nous l'eûmes, nous le dépenserions à tout autre chose, mais encore, mais surtout, je pense à mes amis en lisant les noms des collaborateurs.

Sernet est en Italie. Je ne lui écris pas. Mais je ne veux pas être influencé par ce que l'on me débite à son sujet. Arnovitch, Sernet, Lumbroso, ce sont toujours, malgré les erreurs commises, ceux que l'on a connus les premiers et qui restent.

Je n'ai d'autres amis dans le sens véritable de ce mot. Je ne peux m'approcher de personne d'autre lorsque je vais très mal, parce que je suis incapable d'entrer dans un débat quelconque, parce que dès qu'il s'agit d'Amour je ne suis, en somme, qu'un collégien perdu dans une cour de collège, parce que jusqu'à présent, malgré l'évidence, je crois encore au pouvoir mystérieux des lettres d'Amour.

Et c'est déjà la Nuit, la Nuit sur laquelle on ne publie pas des feuilles supplémentaires, la Nuit qui n'est ni la partouze ni l'émeute, celle qui consiste en interminables marches à travers les rues, l'impossibilité de remplacer des tics par des gestes naturels, d'établir, si mal que cela soit, des rapports réellement humains.

La Nuit, elle n'étouffe même pas de moutons. Elle n'est ni l'Amour ni la fuite, mais le retour dégradant au 33 rue de Cronstadt, ma chambre qui m'est devenue si odieuse que je me demande parfois si, comme le prétendait Serge Victor, il n'y avait pas dans ses tapisseries, un microbe jaune et malfaisant qui rongerait ma vie.

Et cependant, je ne sacrifierais pas cette Nuit pour une parcelle de jour. Si jamais il m'arrive des moments pathétiques, cela ne sera que pendant «cette Nuit».

Ces moments, je les attends. Eux seuls peuvent me sauver, eux seuls en sont capables. Je ne demande pas l'Absolu, mais le Vide me harcèle. Je ne m'en cache pas; depuis mars 1928 «il n'y a rien eu». Je me demande avec curiosité quel nom de mois s'accouplera avec celui-ci et dans combien de temps.

Je ne m'en cache ni ne m'en vante. Je suis seul.

Novembre 1928.

Seul, ce mot qui m'a tant effrayé a perdu soudain la plus grande partie de sa signification. N'ai-je point des amis sur lesquels je puis compter: Fernand Lumbroso, Claude Sernet, Serge Victor Arnovitch, malgré son mariage avec Gudrun Engell (**). Enfin n'ai-je point rencontré le 12 janvier, à la bibliothèque Sainte-Geneviève, une jeune fille russe, exaltée et très bonne, avec laquelle on peut être sincère et qui comprend tout? Irène, je vous suis si reconnaissant que je voudrais vous remercier sur la place publique où je chante votre amour (***). Irène, si vous saviez comme je vous aime malgré ce qui nous sépare, l'impossibilité dans laquelle vous vous trouvez de passer du particulier au général, de n'avoir vraiment honte que lorsqu'il s'agit de la classe ouvrière. Irène, je ne veux plus me dresser contre vous dans un salon quelconque comme dans ces pièces de Bernstein que j'ai méprisées à tort, avec la seule différence qu'il serait moins luxueux. Irène, je ne veux plus sacrifier ma vie à l'attitude romantique que j'aurais dû adapter à elle, rattraper l'odieuse mesquinerie de ce qui nous entoure, par ce que l'on appelait jadis la profondeur des sentiments. Irène, c'est grâce à vous que tout ce que j'ai pu écrire ici, se trouve sinon aboli du moins singulièrement atténué. Grâce à vous, je ne désire plus mourir. Grâce à vous, je puis songer avec moins de terreur aux démarches à tenter afin de *gagner de l'argent* (****), me normaliser dans ce domaine comme dans tous les autres. C'est grâce à vous que je puis encore songer à une publication possible.

Je l'avoue. Je songe encore parfois à une revue où mes amis, ceux qui sont restés avec moi en dehors de toute activité dans le domaine des lettres, pourront dire ce qui leur plaît de dire. D'autre part je ne pense point qu'une revue grâce

à laquelle on peut connaître des hommes, et cela, quelle que soit cette revue, soit chose dont il faille se cacher. Un poncif de plus, parfaitement. Mais n'est-ce point en publiant *Discontinuité* que j'ai connu Pierre Audard?

Or, que je sache, un tel fait a de l'importance. Enfin, il me semble que j'ai « moi aussi » quelque chose à dire. Je pense soudain au rêve que je fis à Wiesbaden alors que j'avais 14 ans, au ruisseau que je traversais une jeune fille entre mes bras, à son bracelet qu'elle suçait longuement, ce geste pueril qui devint pour moi le symbole du bonheur.

Mais pardonnez-moi, Irène, de parler avec tant de longueur de toutes ces choses qui, en somme, ne vous touchent qu'indirectement, pardonnez-moi de songer à des maisons hantées, à des villages mystérieux qu'un inconnu terrorise, au problème de la liberté et à celui du rire, à ces mains de musiciens qui ressemblent à des gants, aux mots que l'on prononce inconsciemment comme ce mot d'*incongru* qui me hanta plusieurs jours sans que je sois arrivé à m'en expliquer les raisons, aux pires préoccupations de style comme à celles, plus lamentables encore d'esthétique, et cela, alors que vous êtes là, alors que je ne devrais écrire qu'un long poème que je vous dédierais, un poème immense où à chaque ligne on lirait votre nom, ce nom qui n'était Rien et qui maintenant est Tout.

Mars 1929

J'en reviens à ce qui me préoccupe encore, à la confession. Ce que je dis, ce que je répète, c'est qu'il faut, non pas raconter tel acte, telle contradiction ou telle hantise, mais les « révéler ». Il faut que le lecteur suive, pas à pas, l'itinéraire de ma pensée et que la lumière jaillisse. Il faut surtout que je me défie de ma légèreté qui consiste à effleurer les choses au lieu de les éclairer, de passer à côté, de laisser dans l'ombre la véritable signification de certains termes (*****). Pour cela, il me faut répudier une fois pour toutes ce jugement erroné qui consiste à confondre à plaisir la philosophie et ceux qui, se réclamant d'elle, la citent sans cesse. Il faut aujourd'hui que je rattrape ce que j'ai perdu, mes deux années de dix-huit à vingt ans, que « l'art » moderne - la merde moderne - m'a fait perdre. Je me demande avec curiosité comment j'ai pu l'aimer. Car je l'ai aimé. Je me demande aussi comment j'ai pu m'attarder si longtemps au relatif, pourquoi tout ce que j'ai pu écrire, excepté les poèmes, se trouve écrit sous son signe.

Discontinuité par exemple. A ce sujet je répéterai ici ce que Bouilly m'a dit et qui me semble très juste: au lieu de nous placer vis-à-vis de l'Esprit, nous nous sommes placés vis-à-vis de certaines de ses conséquences, de certains hommes qui, eux, s'étaient placés vis-à-vis de l'Esprit.

Ce que je reproche à Monny de Bouilly, ce ne sont point les remarques qu'il nous fit à propos de notre manque de base philosophique, mais le fait de faire passer ces remarques au-dessus d'une amitié d'homme à homme.

Maintenant, il est possible que je pêche ainsi contre l'Idéalisme qui n'est point, que je sache, une « théorie » mais un fait véritable, qui engloutit en lui tout ce que nous pouvons faire, tous les gestes que nous pouvons tenter, l'amitié comme

les autres. Ce que je sais, c'est que je m'insurge contre une telle attitude si celle-ci suppose le renoncement aux faits.

J'ai parfois très peur - et les exemples confirment cette peur - que ce que l'on acquiert de plausible, de brûlant, du point de vue de la Pensée (bien que cela soit primaire, je ne puis m'empêcher de séparer ces deux formes dès qu'il ne s'agit plus d'abstraction) on le perd dans les faits, que le Romantisme de la vie en souffre. Or, de cet empiètement démesuré, de ce sacrifice volontaire de nos extériorisations au profit de l'Esprit, je ne veux pas. Je ne tiens nullement à régulariser ma vie afin de pouvoir *penser*. Si je sais que l'on ne pense pas lorsque l'on se prépare à penser, je sais néanmoins qu'il m'est très difficile de mener de front plusieurs activités si disproportionnées qu'elles soient (* ** ** ** **).

Autre chose: je ne vois nullement pourquoi mépriser telle science au dépens de telle autre. Même la psychologie objective peut servir à nos recherches.

Je termine. Ce qui me reste à savoir définitivement, c'est s'il faut, oui ou non, éliminer ce qui ne répond pas à notre vision du monde ou si, au contraire, il faut «tout écrire». Car, pour l'instant, il s'agit d'écriture. Pourquoi nous en cacher? Au nom de quoi? Mais j'en reviens à la nécessité d'un choix. Il est inutile de dire que, pour ma part, j'en suis venu à la seconde hypothèse, la seule plausible pour moi; et cela non grâce à un effort de ma volonté, mais par une nécessité semblable en tous les points à celle du sommeil, du boire et du manger.

Enfin, la Pensée, ne nous ordonne-t-elle pas de dire ce qui n'est pas de la Pensée?

Avril 1929

(*) Je crois cependant qu'elle paraîtra. Sernet de retour, il s'agit de nouveau de cette revue dont je ne trouve point qu'il est humoristique de parler puisqu'elle reflétera à l'avenir toutes nos préoccupations. Et j'emmerde ceux à qui cela ne plaira guère, les petits dépréciateurs de la violence qui ne sont même pas descendus dans la rue le soir de l'émeute ouvrière du 23 août 1927, les fils des industriels honnêtes et très français, les mouches qui tournent autour de certains surréalistes qui, je l'espère, doivent les mépriser comme ils m'ont méprisé moi-même à l'époque déjà très lointaine où je voulais entrer à leur groupe. J'emmerde ceux qui prétendent avoir le monopole de l'Esprit comme l'Etat a celui des allumettes, ceux qui, consciemment ou non, haïssent en moi «le métèque venu d'on ne sait où».

(**) Il y avait aussi Odette Metzinger, mais n'eut-elle pas le courage de faire ce dont nous n'osâmes que parler, même à nos époques les plus désespérées: un suicide. Odette, pardonnez-moi, à moi qui suis encore vivant, de parler de la mort!

(***) Je n'ai aucune honte à parler de vous. Si je ne vous avais point rencontrée, n'aurais-je pas parlé du vide que vous avez remplacé, ou même, je le reconnais, d'une autre que vous. Alors?

D'autre part, je le répète encore, il n'y a lieu ni de se vanter ni de se cacher de ce qui nous arrive pour la raison, fort simple d'ailleurs, que «cela» est étranger à notre volonté.

Quant au ton que j'emploie en parlant de vous, il m'importe peu qu'il soit em-

phatique ou non, de même que pour les répétitions de votre prénom (répétitions que je constate à la lecture), il ne m'importe nullement de savoir si elles sont nécessaires ou inutiles.

Vraiment, il ne s'agit pas de cela.

(****) Je n'ai guère le choix. Que je m'oppose formellement à vendre ma liberté, à m'astreindre sous les ordres du patron aux nécessités du salariat, cela, ce n'est qu'une raison de plus pour ne pas hésiter.

Quoi que je fasse, quels que soient les actes méprisables que je puisse entreprendre pour gagner de l'argent, qu'ils réussissent ou ratent, je ne me mépriserai pas.

Je n'ai pas la place ici de m'étendre sur ce sujet, ni de donner les arguments nécessaires pour prouver à un public, qui d'ailleurs n'est qu'un mythe, l'indéniable hideur de cette constatation: la pureté morale pour une classe au pouvoir. Ce que je veux dire, c'est que j'estime être le dernier des porcs celui qui, riche d'une fortune héréditaire dont je ne lui demande point de se départir, ce qui serait grotesque, mais dont du moins il ne devrait point se vanter, oserait me reprocher un acte au nom de la pureté. Et lorsque je dis porc le mot est encore trop faible.

(*****) Je me rends parfaitement compte que mes objections se retournent contre moi-même et qu'elles attaquent cette brochure avec presque autant de véhémence qu'elles ont attaqué ce que j'ai écrit ou pensé antérieurement. Mais en suis-je responsable?

(*****) Ce n'est point à l'Amour que je pense en écrivant ces lignes, mais à des nécessités matérielles, à de grossiers besoins d'argent. Ce n'est point à l'Amour que j'ai pour vous, Irène, que je puis vraisemblablement reprocher quoi que cela soit de cet ordre; au contraire.

TABLE

numéro du texte	source	référence Bradby
I	<i>L'En dehors</i> , 84 (juillet 1926), p.4	Ad 1
II	<i>L'En dehors</i> , 89-90 (septembre 1926), p.7	Ad 2
III	<i>L'En dehors</i> , 98 (décembre 1926), p.7	Ad 3
IV	<i>L'En dehors</i> , 103 (mars 1927), p.6-7	Ad 4
V	<i>L'En dehors</i> , 109 (mai 1927), p.7	Ad 5
VI	Programme «Studio des Ursulines» 18.2.1928	Ad 6
VII	Programme «Studio des Ursulines» 18.2.1928	Ad 6
VIII	Programme «Studio des Ursulines» 18.2.1928	Ad 6
IX	<i>Mort chaude</i> , Paris s.d. (1928?) (édition séparée)	Aa 1
X	<i>Discontinuité</i> , 1 (juin 1928), p.1	Ad 7.1
XI	<i>Discontinuité</i> , 1 (juin 1928), p.4	Ad 7.2
XII	<i>Discontinuité</i> , 1 (juin 1928), p.4	Ad 7.2
XIII	<i>Discontinuité</i> , 1 (juin 1928), p.4	Ad 7.2
XIV	<i>Discontinuité</i> , 1 (juin 1928), p.5	Ad 7.2
XV	<i>Discontinuité</i> , 1 (juin 1928), p.5	Ad 7.2
XVI	<i>Discontinuité</i> , 1 (juin 1928), p.5	Ad 7.2
XVII	<i>Discontinuité</i> , 1 (juin 1928), p.11	Ad 7.3
XVIII	<i>Discontinuité</i> , 1 (juin 1928), p.12	Ad 7.4
XIX	Ern Adamov - Fernand Lumbroso - Claude Sernet: <i>Mises au point</i> , Paris 1929, pp.5-14	Ab 1